

RENOVATIONS
ARCHEOLOGIQUES

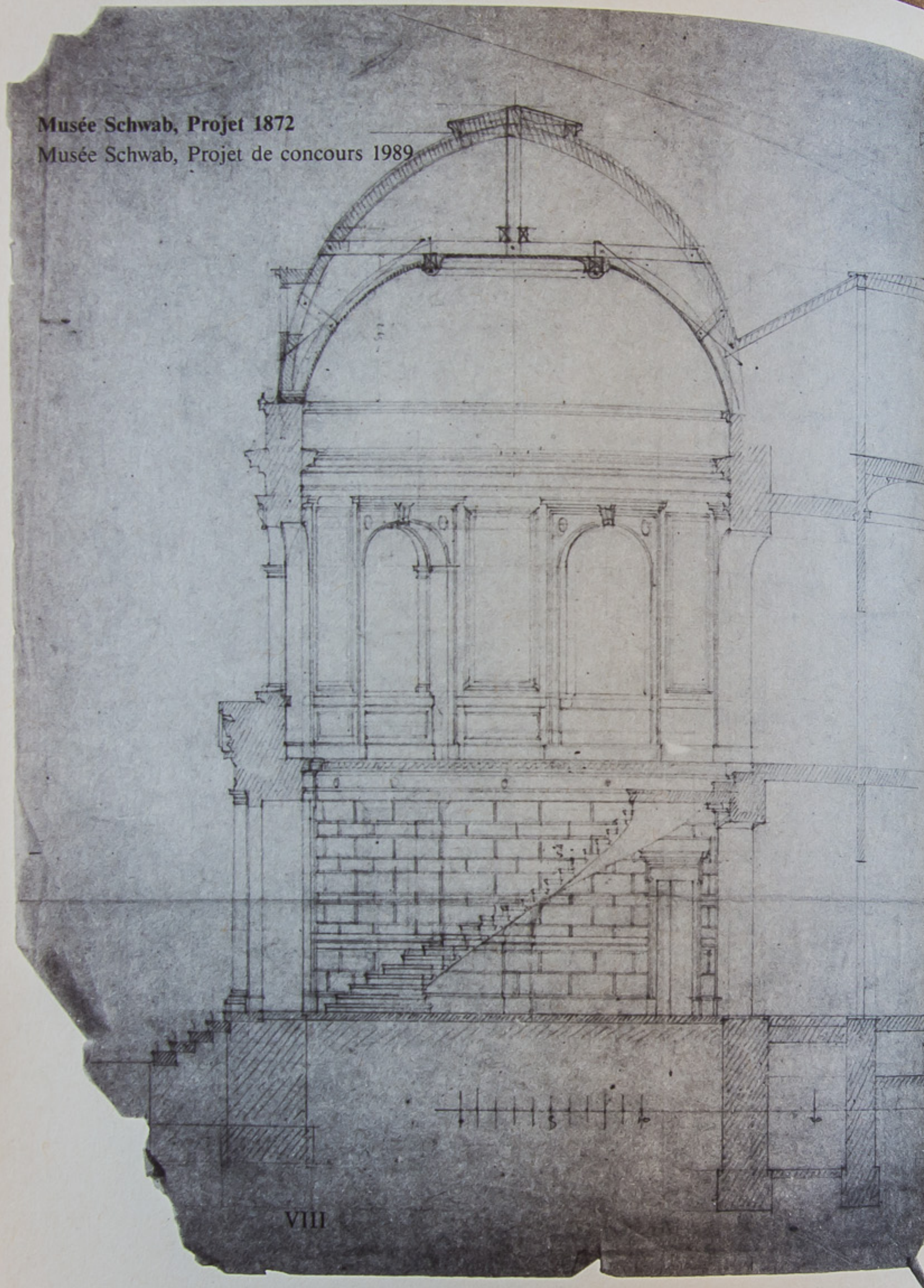
ARCHÄOLOGIE
IM UMBAU



P.I.A. / Musée Schwab

Musée Schwab, Projet 1872

Musée Schwab, Projet de concours 1989



Bruce Dunning et Pieter Versteegh

Fouilles architecturales

Les objets archéologiques remplissent les musées, où des visiteurs viennent les contempler. Grâce à leur *appellation* archéologique, leur valeur est assurée: ils sont inévitablement vieux, authentiques, et «comme on n'en fait plus de nos jours».

L'objet architectural semble jouir d'une immunité spéciale: qualité première, son appellation architecturale est apparemment assignée sine qua non, à *titre* gratuit. On lui décerne ensuite des sous-titres, qui devraient être en mesure de confirmer sa classification comme architecture. Voici en quelques termes la problématique lancée, la question ouverte: Quel est le but de l'architecte, de l'archéologue, si leur simple production est automatiquement authentique?

In the end, X wishes his building to be culturally «accepted» even before they are built: historically «received» before they have experienced a life of their own. Because he expects his architecture to translate directly into culture, it remains ultimately deprived of the very power true architecture exercises in the making of culture, rather than its mere representation.

Kurt W. Forster¹

L'archéologue, lui-même, n'accorde pas grande valeur à l'objet archéologique en tant que tel, exposé dans son musée. Pour lui, les lieux, ou sites archéologiques, ont bien plus d'intérêt. C'est dans ces sites qu'il commence son travail, passionnément. Paradoxalement, son travail même détruit ces sites: il creuse, mesure, extrait, et creuse encore; et plus il creuse, plus il détruit. Cette consommation du site permet toutefois à l'archéologue de pratiquer son véritable travail: à partir des situations et des objets trouvés, étudiés, disséqués, il peint un tableau en émettant des hypothèses sur la vie d'autrefois: la fabrication, l'usage, l'économie et finalement, la pensée et les croyances de l'homme du passé.

A propos de ces dernières, on nous confie que les hypothèses, «fabriquées par nous-mêmes», sont «empreintes de notre propre manière de penser et de croire, donc *faussées dès le départ*»². Le véritable travail de l'archéologue connaîtrait-il des points faibles? Poursuivons et notons que Kwang-chin Chang est plus catégorique à ce sujet en relevant que, dans l'archéologie, «to claim any knowledge other than the objects themselves is to assume knowledge of patterns in culture and history and apply these patterns to the past», et que de ce fait, «archaeology as a whole is analogy»³. Si l'archéologie est une analogie, toutes significations autres que celles directement liées à notre compréhension de la société actuelle sont a priori exclues. Comment comprendre un objet qui, de nos jours, n'aurait plus d'équivalent? Ce qui, entre un passé plus ou moins lointain et maintenant serait perdu ou oublié, est en conséquence forcément irrécupérable...

Est-ce qu'une part du travail de l'archéologue peut échapper à cette constatation?

Pour lui, «ce qui est évident, c'est l'évolution des objets». Une évolution d'objets permet de créer des typologies (concept contemporain qui permet de voir une série d'objets comme une évolution, etc.), et ces typologies permettent de classer jusqu'au plus petit fragment d'objet. Un objet est appelé archéologiquement complet lorsqu'il permet une reconstitution

d'après des critères typologiques. Or l'objet archéologique étant essentiellement fragmentaire, sa signification s'inscrit dans un contexte au moins plus grand que l'objet en-soi. Notre rôle, n'est-il d'ailleurs pas, ici, de faire remarquer que la notion même de typologie dissimule la possibilité de l'autre, de l'inconnu? Attribuer une signification à quelque chose sous simple prétexte qu'elle *pourrait* faire partie d'un objet *ressemblant* à quelque point de vue à tel objet «connu» est un acte réducteur en soi, par principe.

Revenons au moyen premier de l'archéologue: la fouille.

La découverte permet, au fond, de formuler une hypothèse. Nous sommes, à ce point, obligés de constater que le principe de la fouille comme moyen de l'archéologue inclut sans faute, dans cette hypothèse, son infirmation imminente, et l'empêche, en somme, d'être vrai.

Si l'histoire s'écrit de page en page, couche par couche, l'archéologue est contraint de lire son livre à l'envers, en commençant par la fin. L'archéologue creuse en effet en direction du passé, et, bien que «de nouvelles découvertes soient dans les meilleurs cas des vérifications», elles sont bien plus souvent des contradictions. Par conséquent, de futures découvertes constituent plus qu'une menace pour toute vérité dans les interprétations archéologiques: la possibilité d'une contradiction ne peut laisser intacte la présumée vérité, *elle s'inscrit nécessairement à l'intérieur de sa structure!* La vérité, dont la possibilité est évidemment et également immanente, ne pourra de ce fait jamais être pleinement atteinte.

Il en résulte que l'archéologue construit des *fictions*, et il s'agira d'en rendre compte afin de pouvoir susciter une conscience de la signification de l'archéologie.

Cette signification, pouvons-nous argumenter qu'elle est déjà et toujours marquée par une rupture? La rupture entre la déontologie de l'archéologue et son impossibilité fatale de *savoir* la vérité, ou encore celle créée par l'ineffi-

cacité fondamentale de l'inscription de l'objet archéologique dans une suite ontologique?

Retour à l'objet archéologique. Nous avons écrit ci-dessus qu'il s'attribue automatiquement une valeur par son authenticité. Mais que dire alors du nombre important de fac-similés, de copies, ou de faux dans les musées? De les prétendre vrais, ou de ne montrer effectivement que des originaux, ce serait détourner l'attention du travail de l'archéologue pour accentuer la valeur de l'objet archéologique en-soi. Que dire des vrais objets non-archéologiques, et comment faire face aux reconstitutions, dont nous savons maintenant, qu'ils débordent toujours de la vérité absolue, prohibée a priori? En d'autres termes, comment peut-on, en toute conscience, délibérément, tromper le visiteur-observateur... comme le fait, par exemple, l'architecte, en prétendant que tout objet issu de sa main serait naturellement architectural.

L'architecte se réfère, en bon archéologue, à un *déjà acquis* pour justifier son projet: des typologies, des lois de composition ou des critères personnels tels que l'appréciation esthétique, métaphorique ou spatiale de son œuvre.

Nous proposons de remonter, maintenant, dans un passé lointain fictif, archéologique: La Première Maison. Contrairement à la Première Œuvre d'Art, qu'on ne peut s'imaginer différemment que représentative, cette *architecture* avait pour seul rôle de ressembler à elle-même. Elle ne pouvait même pas ressembler à la fonction qu'elle remplissait, puisque cette fonction n'était pas encore apparue comme possibilité de forme. Elle était de ce fait pleinement authentique. Jamais la deuxième maison n'aurait pu se voir imposée comme condition de devoir représenter de quelque façon la première. *Une condition archétypique a donc bien été d'origine promise à tout objet architectural.* La représentation lui a été imposée, au fil du temps, sous le seul prétexte probable qu'elle permette l'instauration d'une *discipline* architecturale. Or est-il envisageable de décrire par des lois issues d'une condition répétitive ce qui est promis authentique? L'architecture — ne faudrait-il pas plutôt la chercher à la marge de ce qui est répété?

L'automatisme de l'authenticité est-il fondé, ou bien l'architecture est-elle une autre victime de l'acte réducteur que l'on pourrait maladroitement nommer la typification...

Au niveau du produit, la présence de l'idée de typologie, renvoyant le projet à un ou plusieurs objets déjà produits, ou de l'idée de métaphore, l'attachant à une forme externe au domaine de l'architecture, sont devenues inévitables et empêchent l'objet architectural d'acquiescer cette condition archétypique qui lui est promise.

Pouvons nous avancer, maintenant, que la typologie ne relève que ce qui est *hors-architecture*? La métaphore est, quant à elle, hors-architecture avant tout. Elle ne peut dès lors être utile que dans la mesure où elle effacerait son lien avec l'objet définitif (bien qu'elle devienne alors traduction: il n'y serait plus question de métaphore).

L'architecte se voit donc contraint de chercher, malgré les moyens qui lui sont donnés, et à travers des acquis qu'on lui a appris à manipuler, cette possibilité de signification architecturale propre à l'objet lui-même. A travers des acquis, c'est-à-dire à l'intérieur d'une toile de fictions...

Quelles peuvent être la vérité archéologique et architecturale si leur seule base dans le présent, maintenant, est une fiction? Les acquis sont utilisés par l'archéologue afin de comprendre — ou reconstituer — un passé. L'architecte, par contre, en fait usage pour justifier sa création.

Est-ce bien différent? Le principe de la reconstitution est-il autre que créateur? Est-il possible de retrouver l'inconnu ou de classer la création *au préalable*? Comment incarner l'énigme? Y a-t-il une différence fondamentale entre un objet (archéologique) et un objet (architectural) avant l'appellation, au premier contact, lorsque les notions de «vrai» et «faux», «original» ou «fac-similé» sont encore en suspension?

Est-ce que la justification peut amener à la création, et est-ce que la classification peut être la base de la compréhension? Le passé inconnu et la création

future semblent devoir immanquablement échapper à la répétition-itération. Cela représente en fait une impossibilité, étant donné que l'archéologue, comme l'architecte, sont nécessairement imprégnés de leur *propre* culture (communiquent nécessairement).

La rupture est donc bien incontournable... Mais nous ne constatons nullement l'échec de l'archéologie ni la mort de l'architecture; le sens de la rupture ne saurait être péjoratif! Nous nous intéressons ici à la question de ce qui, par cette rupture, est promis être architectural à l'intérieur de l'objet archéologique et archéologique à l'intérieur de l'objet architectural. Autrement dit, est-ce que l'architecte et l'archéologue sont contraints de travailler au moins en partie à l'envers? Architecture et archéologie, ne sont-elles pas déontologiquement et ontologiquement identiques si l'on fait abstraction de la *direction* du temps, c'est-à-dire en considérant ces objets aujourd'hui, maintenant...

*Le projet de l'exposition tente de présenter cette question,
en dissipant la limite entre l'architecture et l'archéologie.*

*Est-ce que l'objet architectural
est bien celui qui est orthogonal, composite, entier,
compréhensible et accessible?*

*Est-ce que l'objet archéologique
est bien celui qui est amorphe, fragmentaire,
incomplet et énigmatique?*

*La distance apparente entre architecture et archéologie,
incarnée par la vitrine, qui protège l'objet de l'observateur,
cette distance reste-t-elle intacte ici?*

1. KURT W. FORSTER, *Traces and Treason of a Tradition*, in «A Center for the visual Arts», Rizzoli, New York 1984 (censure notre): «Finalement, X désire que ses bâtiments soient culturellement "acceptés" avant même qu'ils aient été construits; qu'ils soient historiquement "reçus" avant d'avoir connu un vécu. Puisqu'il s'attend à ce que son architecture s'introduise directement dans la culture, elle reste en dernier recours privée de cette force qu'exerce la vraie architecture dans la "formation" de culture plutôt que dans sa simple représentation».

2. Les citations, sauf indications contraires, proviennent de divers conversations et correspondances avec C. Dunning (emphase notre).

3. KWANG-CHIN CHANG, 1967. Ici, p. 10: «De prétendre à toute autre connaissance que les objets eux-mêmes, c'est admettre la connaissance de structures dans la culture et dans l'histoire, et appliquer ces structures au passé»; de ce fait, «l'archéologie comme tout est analogie».